

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 42

Artikel: Comment on étudie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185369>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Chronique vinicole.

En parcourant le vignoble, on ne rencontre que mines allongées. L'époque des vendanges, ordinairement si gaie, si joyeuse, sera, cette année, un triste moment à passer.

Nos pauvres vigneron, qui ont cultivé leurs ceps avec amour, qui ont trempé de leurs sueurs cette terre pleine d'espérances, ont vu leurs illusions s'évanouir une à une.

En effet, dans nos vignes vigoureuses d'aspect, aux pampres luxuriants, on ne rencontre, à part quelques souches favorisées, que de maigres grappes, dont les tardifs rayons du soleil ne parviennent pas à dorer la surface.

Yverne surtout est particulièrement déshérité. Au point de vue de la quantité, c'est un des résultats les plus déplorable qu'on ait vu de longtemps. Au surplus, d'une manière générale, on estime dans notre contrée que l'importance de la récolte variera entre le dixième et le cinquième de celle d'une année moyenne.

Comme qualité, chacun s'accorde à dire qu'à moins d'un miracle (c'est-à-dire huit jours de föhn), nous ferons quelque chose d'assez médiocre.

Aussi les vins en cave sont tenus à de fort hauts prix. On ne parle plus que pour mémoire de ceux ayant plus de deux ans de vase. Les 1877, qui sont décidément très agréables et parfaitement équilibrés, mais dont le disponible est faible, quitteront forcément la grande consommation, pour entrer dans le domaine de la fantaisie. Restera les 1878, vins ordinaires, sur lesquels la consommation devra se rabattre, faute de mieux. Ils atteignent aujourd'hui un cours exceptionnel, que les circonstances dans lesquelles nous sommes tendront à affermir ou à élever encore.

Aujourd'hui, au lieu du föhn si désiré, le vent souffle glacé, et une couche de neige fraîche couvre toutes les hauteurs environnantes.

Adieu les chansons, adieu la gaieté, adieu la poésie, car malgré tout, je crois, avec notre excellent ami Oyex, que dans le canton de Vaud, l'avenir ne saurait être aux muses sans tonnes.

Charrière de-Bennevys, 16 octobre 1879.

L. C.

Comment on étudie.

Avez-vous jamais essayé d'évoquer les souvenirs d'années d'études au milieu d'anciens étudiants ? Que de plaisirs passés, que de chagrins qui semblaient depuis longtemps oubliés reviennent alors à la mémoire ! Chacun apporte son anecdote, triste ou gaie. On revit dans un temps qui n'est plus et que tous regrettent. Les illusions sont mortes, des déceptions de tout genre les ont tuées, mais il fait si bon les rappeler à la vie, ne fût-ce que pour un instant !

Pour beaucoup ce temps d'études a été le plus beau de leur vie. Temps d'études, où souvent on étudie bien peu. N'a-t-on pas défini l'étudiant : Un homme qui n'étudie pas ? Il s'est même trouvé un caricaturiste pour crayonner la scène suivante :

Un jeune homme témoigne devant le tribunal, après avoir juré de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

— Vous êtes étudiant ?

— Oui, Monsieur le Président.

— Vous étudiez..... ?

— Non, Monsieur le Président.

C'est que les études comportent tant d'accessoires, que souvent le principal est laissé bien à l'arrière-plan. Cependant il arrive toujours une époque fatale où l'examen approche. L'étudiant prend peur. C'est le moment des bourrées formidables et des travaux gigantesques. Que de fois la fortune a trahi ce courage de la dernière heure ! On se promet alors de ne plus se laisser prendre. Le commencement de l'année est pavé de bonnes intentions. Mais hélas ! elles vivent ce que vivent les roses, et l'examen suivant voit revenir les mêmes nuits blanches, suivies bien souvent des mêmes catastrophes.

Beaucoup de celles-ci d'ailleurs restent célèbres dans la chronique. Il est des examens illustres qu'on raconte de générations en générations, depuis Charlemagne introduisant la réforme dans ses États, jusqu'à la ligne indéfinie que traça un futur géomètre, en partant de la planche noire, passant par la porte et filant par l'escalier.

Au grand jour de l'examen, le professeur prend sa revanche. On entend dans l'auditoire de droit le colloque suivant :

— Monsieur le candidat, qu'est-ce qu'un crime ?

— Un crime ? Hum !... voilà... c'est quand quel-
qu'un fait quelque chose...

Le professeur, avec un sourire aimable : — Alors
vous n'êtes certainement pas un criminel, Monsieur
le candidat.

Vous le voyez, le métier a aussi ses mauvais mo-
ments. Et cependant, qui ne regrette ce temps
heureux où il habitait sa chambrette d'étudiant, si
petite pourtant, qu'il était forcé d'ouvrir la porte
pour mettre ses bottes ?

Le théologien fouille avec bonheur dans les nom-
breux souvenirs de ses années de proposant. Etu-
diant encore, il prêchait déjà. Tous les samedis le
voyaient partir coiffé du tube paternel pour une
paroisse nouvelle, où on l'appellerait « Monsieur
le pasteur » et où il dînerait chez le syndic. Déjà
il apprenait son rôle d'homme sérieux et s'exerçait
timidement à la réprimande pastorale. Il disait à
l'un de ses paroissiens d'un jour :

— Mon pauvre ami, j'apprends avec beaucoup
de peine que vous allez à la pêche le dimanche et
même pendant le sermon ?

Et l'autre répondait :

— Ça, c'est vrai, Monsieur le pasteur, mais je
siffle toujours un air de cantique pendant ce temps.

L'étudiant en droit aura moins de souvenirs de
ce genre-là. De bonne heure il a compris le côté
pratique des choses. Dans sa première déclaration
d'amour, il n'a parlé ni des étoiles, ni des petits
oiseaux, ni du ruisseau qui murmure. Il a résumé
les faits de la cause dans ces termes aussi clairs
que juridiques :

— En conséquence, Mademoiselle, nous vous
demandons votre amour et subsidiairement votre
amitié.

Car il faut tout prévoir et se ménager une re-
traite.

Le théologien, lui, aurait brûlé ses vaisseaux en
s'écriant :

— Ange adoré, voyez en moi un pauvre men-
diant ; soyez charitable et donnez-moi votre cœur.

Mais aussi quelle confusion, si l'ange adoré ré-
pond couramment :

— Je regrette beaucoup, Monsieur, j'ai déjà mes
pauvres.

Il existe cependant un terrain commun où la
théologie peut rencontrer le droit et fraterniser
avec les sciences qui se disent exactes. Il est no-
toire que les études favorisent la soif, et l'on ne
saura jamais tout ce que peut boire un homme al-
téré de science. Cela s'arrête là d'ailleurs.

La légende parle, il est vrai, d'ânes roulés dans
des tonneaux et de factionnaires emballés dans leurs
guérites. Mais c'est la légende, et il est morale-
ment impossible que l'étudiant consacre tous ses
loisirs à emballer des factionnaires dans l'exercice
de leur faction. Il est devenu plus calme, si ce
n'est plus rangé, et ne manque pas d'ailleurs d'une
certaine logique :

— Mais tu es ivre, mon fils, s'écriait il y a peu

de jours un père consterné à la vue de son descen-
dant.

— Tu sais, papa, si tu avais bu autant que moi,
tu le serais aussi.

C'est à peu près dans le ton de ce lambeau de
conversation accroché l'autre jour sur St-François :

— Eh bien, mon cher, on dit qu'en rentrant,
hier soir, tu es resté couché dans un fossé. Qu'as-
tu pensé en te réveillant ?

— J'ai été renversé de ne pas te trouver près de
moi.

Mais rassurons-nous. Il serait très étonnant qu'a-
près avoir usé pendant de longues années sa cu-
lotte sur le ban académique, on n'acquiesce pas, l'un
frottant l'autre, quelque peu de brillant.

M. Gambetta nous paraît passer de gais instants
sur les rives de notre lac, dont il visite les divers
sites en touriste infatigable. L'autre jour encore, il
était à Aigle, acceptant joyeusement l'accueil simple,
sans cérémonie de quelques habitants de la localité.
C'est son passage dans cette petite ville qui a ins-
piré, sur l'heure, les vers suivants :

Memento.

Aigle a vu Gambetta ; le Gambetta touriste,
Se promener chez elle en simple européen.
Le pouvoir, paraît-il, n'est pas chose si triste
Que, dans ses derniers jours, l'a décrit Charles-Quint.

L'illustre président laisse avec sa sonnette
Les soucis des grandeurs. Alerté, épanoui,
Il va par monts et vaux déjeuner sur l'herbette
Et dire aux fleurs des champs son bonheur inouï.

Prenant une voiture avec quelques intimes
(Car il a renoncé pour toujours aux ballons),
Son naturel le pousse à humer l'air des cimes,
En fumant un cigare au fond de nos vallons.

Il a vu nos côteaux, objets de nos tendresses ;
Vu le chamois courir sur la Becca-d'Odon ;
Puis le soir, au retour, donné maintes caresses
A notre vin perlé, frais sorti du *guillon* !

Et ce simple bourgeois que la faveur publique
Salua dictateur, acclama président ;
Qui, de sa large main, assit la République,
Dont il fit son idole en son amour ardent,

S'amuse à voir couler nos bruyantes cascades ;
A courir dans les prés où paissent les moutons ;
Oubliant Cassagnac, Blanqui, les barricades,
Paris, les cléricaux et les sombres pontons !

Charrière-de-Bennevys, 15 octobre 1879.

L. C.

Les Almanachs.

Nous avons, depuis quelques semaines déjà, une
vraie avalanche d'almanachs. Ils arrivent en flots
pressés, bariolés, verts, roses, jaunes, bleus, etc. Il
y en a pour tous les goûts et pour toutes les bour-
ses. L'apparition de ces petits livres, suivis des
marchands de marrons, est le premier signe pré-
curseur de l'hiver. La mise en vente des nouveaux
almanachs coïncidant avec les premières brumes
matinales, les premières longues nuits, produit une
impression légère ment mélancolique. Instinctivement,